

Le feuilleton : l'île des marmitons : (conte d'une vieille fille à ses neveux) : [1ère partie]

Autor(en): **Girardin, E. de**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **59 (1921)**

Heft 48

PDF erstellt am: **19.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-216804>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Elles se sont mis en tête
De nous ôter tous soucis,
En donnant à cette fête
L'avant-goût du Paradis.

Refrain :
Quel amour de section
Que la section de ces dames,
Les Vaudoises de Gryon !

Elles ont pris tant de peine
A tout préparer si bien,
Qu'on passerait la semaine
A chercher sans trouver rien

Refrain :
Qui tourne à confusion
Dans tout ce qu'ont fait ces dames,
Les Vaudoises de Gryon !

Aussi je veux, sans attendre,
Leur chanter : « Honneur à vous !
Notre cœur a su comprendre
Ce que vous faites pour nous ! »

Refrain :
Et, tremblant d'émotion,
Nous disons : « Merci, Mesdames ! »
Aux Vaudoises de Gryon !

BIBLIOGRAPHIE

CE JEAN-LOUIS... TOUJOURS LE MEME. — Vaudoiseries, tant vieilles que nouvelles, contées ou grappillées, pour amuser le monde, par Gédéon des Amburnez, 1 vol. in-16. — Editions SPES, Lausanne. 4 fr. 50.

Voici un livre qui fera plaisir à beaucoup de gens. Ils n'est pas fait pour les pédants et les beaux esprits de la capitale et de la province. C'est un recueil que l'on a souvent réclamé, où l'on trouvera un excellent choix de ces bonnes « vaudoiseries » que l'on connaît dans tout le pays romand, mais qu'on ne sait jamais où les trouver pour les « redire... »

Jean-Louis est un type admirable ! Nous devrions tous lui ressembler. Toujours content de son sort, souriant, c'est « l'homme gai », gai pour lui d'abord, et puis généreusement pour les autres. En ce temps de misères, cet homme-là est précieux ! Il faut le fréquenter souvent.

Qui est-ce au fond, « ce Jean-Louis » ? C'est un bon Vaudois, dont on ne sait ni la naissance ni l'âge exacts. Il a du reste, le don d'ubiquité. Dans tout le canton on l'aime et on écoute ses histoires : les vieilles — toujours nouvelles — et les nouvelles qui valent les anciennes. Sa bonne humeur défie le temps et la méchanceté du siècle. Heureusement pour lui et pour nous, on peut bien dire : « Toujours le même, ce Jean-Louis ! »



L'ILE DES MARMITONS

(Conte d'une vieille fille à ses neveux)

I

Le Frère et la Sœur.

— Non, Thérésina, tu ne seras pas religieuse ; je n'y consentirai jamais ; j'avalerais le golfe de Naples et toutes ses îles, Ischia, Procida, Nisida, Caprée même avec son gros rocher, plutôt que de te laisser entrer au couvent.

— Mais, mon frère, que veux-tu que je devienne, seule au monde, orpheline, sans protecteur ?

— Et moi, reprit Césaro avec fierté, ne suis-je pas ton frère ? ne puis-je pas te protéger ?

Thérésina ne put s'empêcher de sourire :

— Enfant ! dit-elle ; j'ai seize ans, et tu n'en as pas encore douze ! D'ailleurs, tu le sais, il nous faut bientôt quitter Naples : le palais de mon malheureux père sera vendu dans un mois ; que pourrions-nous faire dans ce pays, où nous serions humiliés à tous moments ? Sois raisonnable, viens à Rome avec moi,

j'y prendrai le voile chez les Sœurs de Torre de' Specchi, et toi tu iras trouver notre oncle, le cardinal Z..., qui te protégera.

Césaro ne répondit rien, mais deux larmes coulèrent sur ses joues pâles, et il contempla tristement sa sœur qui s'éloignait ; elle traversa rapidement et en baissant la tête la longue galerie de tableaux, autrefois si magnifique, et maintenant si dépouillée. Ces nobles enfants ruinés ne pouvaient contempler sans douleur la place vide qu'occupaient naguère les chefs-d'œuvre de Raphaël et du Dominiquin.

Leur père, le duc de San-Sévéro, qui avait été longtemps favori du roi de Naples, tombé tout à coup dans la disgrâce, était mort de chagrin après avoir dissipé toute sa fortune. Césaro aurait souffert la misère avec courage s'il avait été seul à la supporter, mais il ne pouvait s'accoutumer à voir Thérésina, si belle, si fière, se servir elle-même, et s'imposer toutes sortes de privations. Il passait des nuits entières à se tourmenter l'esprit pour trouver un moyen de gagner leur vie ; c'est pourquoi ses joues étaient si pâles, quoiqu'il fût jeune et bien portant. L'idée de voir entrer sa sœur au couvent lui déchirait le cœur ; car il savait que Thérésina faisait un grand sacrifice en prenant le voile, puisqu'elle n'avait point de vocation. Il n'avait plus qu'elle au monde, et pour elle, qu'il aimait tant, il aurait tout sacrifié.

Préoccupé de ces sombres pensées, il traversa la vaste cour de leur palais, où l'herbe croissait de toutes parts ; cette cour, autrefois si vivante, si joyeuse, où retentissaient le pas des chevaux, le roulement des riches équipages, le pas empressé des laquais aux livrées bigarrées, où tout annonçait la fortune et le bonheur, et qui, hélas ! était maintenant déserte et silencieuse.

Il descendit précipitamment vers le port de Santa-Lucia, et se promena à grands pas sur le rivage de la mer.

Comme il était là depuis un moment, il aperçut à quelque distance de lui un petit garçon joufflu, qui se balançait de toutes ses forces dans une barque, sur le banc de laquelle un jeune lazzarone dormait étendu :

— Réveille-toi donc, pêcheur, criait le petit joufflu ; voilà deux carlins¹, dépêche-toi, et mène-moi vite à Castellamare.

— Non è l'ora (ce n'est pas l'heure), répondit le pêcheur et il se rendormit.

Alors le petit joufflu jura, frappa du pied, et devint tout rouge de colère.

— Qu'avez-vous donc, signor ? demanda Césaro. Pourquoi réveiller ce pêcheur ?

— Pour qu'il me conduise dans sa barque de l'autre côté du golfe. Savez-vous ramer voilà deux carlins.

— Je ne veux pas de tes carlins, dit Césaro avec fierté ; je sais ramer, et je te conduirai pour rien. Le fils du duc de San-Sévéro n'est pas encore si ruiné qu'il ne puisse rendre service à un pauvre sire tel que toi.

Césaro répondit cela parce qu'il avait beaucoup d'orgueil, mais le fait est qu'il était enchanté de trouver une occasion de se promener un peu sur mer, plaisir dont il était privé fort souvent. Il s'élança dans la barque, s'assit sur un des bancs, appuya ses pieds sur le dos du pêcheur qui dormait, saisit les rames, et bientôt la barque disparut.

II

Grands périls et petits voyageurs.

Le soleil était brillant, et la mer était toute parsemée d'éclatelles. Césaro, à mesure qu'il s'éloignait du rivage, sentait son cœur moins oppressé ; il éprouvait une joie si pure en admirant son beau pays, qu'il aimait tant !

Il n'y avait dans le ciel d'autre nuage que la fumée grise qui s'échappait du Vésuve ; Naples et son riche amphithéâtre de maisons blanches descendant jusqu'à la mer, avec ses terrasses couvertes de treilles et d'orangers, semblait de loin un colossal escalier de jardins, une immense cascade de fleurs. De grands vaisseaux, parés de toutes leurs voiles, se balançaient sur les flots ; c'était un spectacle admirable, et il fallait être aveugle ou criminel pour

¹ Les carlins sont une monnaie du pays.

n'être pas heureux en ce moment. Césaro oubliait ses chagrins, et s'enivrait d'une espérance vague, il ne pouvait se défier de la bonté de Dieu, qui avait créé une nature si belle : aussi, malgré tous ses malheurs, en ce moment il aimait la vie.

Césaro ramait avec agilité ; le petit joufflu n'admirait rien, ne faisait rien, et se plaignait à chaque instant de la chaleur ; quant au jeune lazzarone, il dormait, se croyant encore à Naples, et sans se douter que c'était dans sa barque et avec lui qu'on voyageait.

Tout à coup, comme ils s'avançaient en pleine mer, le vent s'éleva, et les flots, d'abord si calmes, commencèrent à s'agiter : on entendait comme de grands coups de canon dans les brisants ; c'est le bruit que font les vagues en se jetant avec violence dans les grottes ou contre les rochers. Césaro fronça le sourcil, et regarda de tous côtés autour de lui avec inquiétude ; le petit joufflu pâlit :

— Je vous donne dix carlins, s'écria-t-il, si vous nous faites aborder ! J'ai peur, j'ai peur, je ne veux pas rester dans ce bateau.

— Il y faudra pourtant bien rester, vraiment, reprit Césaro ; car si nous approchons du rivage, la barque se brisera contre les rocs, et vous ne m'avez pas trop l'air de savoir nager ; mais patience, restons en pleine mer, ce n'est peut-être qu'un grain ; peut-être ce soir le vent tombera.

(A suivre.)

Mme E. de GIRARDIN.

ROYAL-BIOGRAPH. — Le nouveau programme du Royal-Biograph de cette semaine comporte un succès artistique suédois : *Le Chemin du Destin*, splendide comédie dramatique et humoristique, en 4 actes. Lars Hansen, la grande étoile scandinave, joue le rôle principal de ce film. Comme toujours, l'interprétation et la mise en scène sont des plus réalistes. Au même programme : *Un ami des enfants*, charmante comédie sentimentale américaine, et *Les miracles du fond de la mer*. Dimanche 27, deux matinées à 2 h. 30 et à 4 h. 30. Tous les jours, matinée à 3 heures et soirée à 8 h. 30.

KURSAAL. — Ce soir, à 8 h. 30, dernière représentation du succès légendaire : *Les Cloches de Corneville*, le chef-d'œuvre de Robert Planquette.

Demain dimanche, en matinée, à 2 h. 30, et en soirée, à 8 h. 30, deux irrévocablement dernières de la délicieuse opérette d'André Messager : *Les P'tites Michu*.

Prochainement, création à Lausanne d'un opérette très amusante : *Les Fétards*, musique de Victor Roger.

LES CONQUÉRANTS. — Voilà, certes, un titre à succès. Et c'est bien un succès, un très grand succès même, qu'il a valu mardi dernier à « La Muse » au Grand Théâtre. La pièce est d'allure très moderne ; tout d'abord, elle nous introduit dans un milieu d'aviation et n'a qu'un an d'âge. La donnée n'a rien de bien nouveau, en revanche ; la vie, dont le théâtre s'inspire, ne se renouvelle guère, du reste. Le cadre, seul, change.

La façon dont « La Muse » a monté et interprété la pièce de Charles Méré est vraiment remarquable. Tous les rôles, sans exception, ont été bien compris, bien rendus et bien sus. La mise en scène était très soignée. On ne saurait vraiment demander mieux.

Hier, vendredi, « La Muse » a joué à Vevey, où, comme ici, elle a été très goûtée. Mardi prochain, 29 novembre, elle redonnera à Lausanne une seconde et dernière représentation. Ne la manquez pas.

PHOTO-PALACE 1, RUE PICHARD

Photographies .. Agrandissements
.. .. Travaux pour amateurs]

Noblesse
vermouth délicieux
SE BOIT GLACE G. 162 L.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT.
J. MONNET, édit. resp.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.